

Apollinaire et les genres

Actes du colloque de Stavelot
4 et 5 septembre 2025

Édités par Daniel Delbreil,
Gérald Purnelle et Jeanne Véron

ERGA

Espace de Recherches sur Guillaume Apollinaire

Association Internationale des Amis de Guillaume Apollinaire
– apollinaireaiaga.com –

2026

Divagations génériques dans les textes érotiques

Jean Arrouye

Cette communication emprunte en partie son titre à l'ouvrage publié en 1897 par Stéphane Mallarmé parce que l'on pourrait dire du contenu des œuvres d'Apollinaire observées ce que son prédécesseur en poésie déclarait dans la présentation de cet ouvrage : « [C]es Divagations apparentes traitent un sujet, de pensée, unique », à cette différence près, majeure, que, dans le cas d'Apollinaire, ce sujet est la relation sexuelle, dont certaines modalités qu'il décrit incitent à s'interroger sur le genre des partenaires.

Dans *Les Exploits d'un jeune don Juan*, roman d'apprentissage des pratiques sexuelles, hypothétiquement de 1911¹, le héros copule successivement, dans la même journée, avec la femme du régisseur de la propriété familiale (*Pr* III, 976)², Berthe, sa jeune sœur (984), Kate, femme de chambre (986), le lendemain avec Mme Muller, belle-sœur de sa première proie (988), puis, les jours suivants, avec Ursule (991), Babette (994), Ursule, à nouveau (995), servantes, Élise, sa sœur aînée

-
1. On peut récuser que ce texte soit d'Apollinaire puisqu'il a été établi que c'est la traduction d'un texte allemand (Helmut Werner, *Que vlo-ve ?*, série 4, n° 12 et Christa Dohmann, *Apollinaire* n° 22) mais il a élagué et infléchi le texte, se l'appropriant, comme il l'a fait pour de multiples autres écrits où se manifeste « sa tendance à utiliser les textes des autres. Il recopie parfois sans vergogne, ou bien il traduit sans l'avouer » (*Apollinaire et le silence*, Daniel Delbreil et Gérard Purnelle, *Les Silences d'Apollinaire*, Honoré Champion, 2025, p. 22), ainsi, par exemple, dans le premier chapitre de la première version de 1904 de *L'Enchanteur pourrissant*, emprunté à un Lancelot du XVI^e (*Dictionnaire Apollinaire*, p. 664) ou dans l'article de *La Phalange* sur Matisse du 15 décembre 1907 « en grande partie constitué d'un montage [de] propos [...] de Matisse (*idem*, p. 639) ou encore pour les multiples échos de textes antérieurs qui s'entendent en 1912 dans « Le Pont Mirabeau » (*idem*, p. 847).
 2. Les références données entre parenthèses renvoient aux volumes de l'édition des œuvres complètes d'Apollinaire dans la Pléiade, les chiffres en caractères romains aux trois volumes des *Œuvres en prose complètes*, les chiffres en caractères arabes à la pagination du volume précédemment mentionné.

(998) et Margueritte, sa tante (999). Ces coïts sont occasions d'expérimenter des positions diverses mais pour la plupart le jeune don Juan n'a recours qu'à ce que dans le poème à Lou « En allant chercher des obus », du 13 mai 1915, Apollinaire nomme la neuvième porte, « Ô porte ombreuse ô porte de corail vivant / Entre les deux colonnes de perfection » (*Po*, 462) et qui, dans le « poème secret » « Les neuf portes de ton corps » adressé à Madeleine le 21 septembre 1915, est devenu la huitième porte, « Plus sombre que l'Érèbe / Plus sacrée que celle de Dodone / Et [où se] devine une source plus fraîche que Castalie » (*Poèmes à Madeleine*, *Po*, 621). Toutefois, écoutant subrepticement sa mère et les servantes se confessant, le jeune homme apprend que l'on peut aussi user de ce qui dans le poème à Lou est « la huitième porte [...] porte de ta croupe » et dans celui à Madeleine la « neuvième [...] plus mystérieuse encore que les autres / Porte des sortilèges dont on n'ose point parler ». Ce qu'il ne tardera pas à expérimenter avec Mme Muller (*Pr* III, 990) qui lui apprend que la bouche peut également être (989) « porte rouge gouffre de [s]on désir » (620).

Toutes ces pratiques illustrent diversement le fait que la relation sexuelle est fondée sur l'action d'un être qui en pénètre un autre qui se prête volontiers à cette atteinte à son intégrité physique et se conduit en sorte qu'elle soit occasion de plaisir partagé — en fait espérance de jouissance sans pareille, mais incertaine. Ce qui présuppose ordinairement une différence physiologique appropriée entre eux, dite de sexe, que le vocabulaire enregistre en opposant les masculins garçon et homme aux féminins fille et femme. Les genres grammaticaux semblent ainsi entériner les différences — ou les complémentarités — physiologiques¹.

Cependant il est quelques passages qui suggèrent que la loi de nature différenciant les comportements des deux sexes peut être dépassée.

Berthe avoue avoir « gougnotté » avec Kate ; Élise a fait de même (983 et 996) et, un soir, Kate est surprise par la tante du jeune don

1. Au début des *Appendices aux Diables amoureux* (*Pr* III, 855) Apollinaire, justifiant son intérêt pour la « littérature obscène », confie : « Je n'affectionne pas ce sujet plutôt qu'un autre. Je l'ai [choisi] parce qu'il est libre, sans jeu de mots. Mais j'aime autant la paethnologie ou la linguistique, par exemple. » Cet intérêt pour la linguistique explique peut-être le nombre de situations qui, dans les récits érotiques, impliquent une réflexion sur la pertinence de l'affectation des genres grammaticaux aux sexes humains et à ceux qui en usent.

Juan, maniant une bougie « qu'elle faisait aller et venir entre ses cuisses largement ouvertes » ; curieuse, la tante « essayer[a] la même chose [...] et souvent recommence[ra] » (980). Semblablement dans *Les Onze Mille Verges*, Ida, fille du drogman de l'ambassade d'Autriche-Hongrie, use d'une bougie (920).

Par ailleurs, trois valets ayant pissé devant des servantes pour exhiber leur sexe et affirmer leur virilité, le dernier, Valentin, l'orienta « en l'air de façon à ce que le jet s'en allât très haut, ce qui faisait rire les servantes comme des folles » (969). Le jeune don Juan fera de même en présence de sa sœur Élise (998). Une fois les valets et le plus grand nombre des servantes partis, Hélène et Ursule restent seules, observées sans qu'elles le sachent par Berthe et son frère qui assistent à un exercice d'imitation inattendu : « Hélène souleva brusquement ses jupes par devant et les tint en l'air avec la main gauche, tandis qu'elle mettait la droite entre ses cuisses [...] on pouvait voir qu'elle pressait entre ses doigts les lèvres de son con [...] Brusquement un jet sortit du buisson de poils, mais au lieu de tomber brusquement sur le sol, cela monta et décrivit un demi-cercle » (970).

Dans tous ces cas il s'agit de faire jeu égal avec les hommes, d'affirmer — pratiquement, ludiquement, symboliquement ? — que le sexe dit faible n'est pas entièrement dépendant du bon vouloir de l'autre pour ses plaisirs et ses jeux, que les contraintes naturelles de genre peuvent être transgressées.

De même la loi d'airain du langage qui semble fixer nos appartenances et déterminer nos comportements, et soumettre en quelque sorte nos existences à une théorie généralisée des signatures¹, est également contestée. Non pas seulement lorsque Apollinaire imagine la gent féminine pratiquer des actions que l'on considère comme l'apanage de la gent masculine, mais aussi, par exemple, dans « Le Baffo », chronique des *Diabes amoureux*, où il rapporte un souvenir de

-
1. La théorie des signatures fonde la médecine sur l'analogie formelle de plantes avec des parties du corps sur lesquelles en conséquence on présume qu'elles peuvent avoir une influence salutaire : le plantain aux feuilles en forme de plante de pied est, pour cette raison, censé guérir les blessures du pied, la noix dont les circonvolution des cerneaux ressemblent à celles du cerveau guérit les maux de tête, les plantes pubescentes sont efficaces contre la calvitie, le millepertuis à la sève rouge est souverain pour assurer la régularité des règles féminines, les plantes à latex favorisent la lactation et l'émission de sperme, l'asperge d'apparence phallique est aphrodisiaque, etc.

Casanova qui, âgé de onze ans, est invité par sa mère à Venise où il rencontre un Anglais s'exprimant en latin qui lui soumet ce distique :

*Dicite, grammatici, cur mascula nomina cunnus,
Et cur femineum mentula habet ?* (Pr III, 697)

Dites, grammairiens, pourquoi le con a un nom masculin
Et pourquoi la mentule en a un féminin ?

Paradoxe pour qui, à la manière des linguistes comme Benjamin Lee Whorf ou Edward Sapir, estime que l'organisation de la langue d'une société détermine la catégorisation par celle-ci des constituants du monde. Le poète occitan Laurent Cavalié le croirait volontiers, qui, en fin de son recueil *Quicòm de roge*, écrit : « Peut-être que c'est parce que l'on nomme les choses qu'elles existent. Peut-être que de la manière dont on nomme la réalité dépend notre relation à celle-ci, et notre façon de la transformer. Est-ce qu'avec les mots on modèlerait le monde¹ ? » C'est certainement là le rêve de bien des poètes, dont Apollinaire qui, dès son premier recueil de poèmes, en illustre la possibilité en y faisant se succéder la dolente et mélancolique vision du monde du « Pont Mirabeau » et celle, allègre et euphorique, de « Vendémiaire ».

Dans *Les Onze Mille Verges* le prince roumain Mony Vibescu manifeste son étonnement que la langue française perpétue l'aberrante pratique latine en prenant la précaution d'accompagner, dans l'épithalame qu'il compose pour la comédienne Estelle Ronange rencontrée dans l'Orient Express, la mention des moyens du coït qu'il lui propose d'un adjectif qualificatif, parlant de « mentule mâle » et de « con féminin » (Pr III, 907). Cependant, en fait, comme le comportement des femmes qui cherchent à rivaliser avec les hommes et à satisfaire entre elles ou seules leurs désirs de jouissance sexuelle, cette assignation des sexes à des genres grammaticaux apparemment inadéquats suggère que la distinction des genres physiologiques peut être transgressée. En témoignent plusieurs situations dans d'autres textes comme la présence dans *L'Enchanteur pourrissant*, dans « la foule d'êtres beaux ou laids, gais ou tristes », démons incubes et succubes, pyraustes, vulcains, enchanteurs de tous les pays, vampires, stryges, lamies, lémures, diables de toutes hiérarchies, magiciens renommés,

1. Laurent Cavalié, *Quicòm de roge*, Éditions La Lenteur, 2022, p. 117, traduction par l'auteur du texte rédigé en occitan.

toutes créatures pourvues de pouvoirs surnaturels, de « Tirésias, l'aveugle que les dieux firent parfois changer de sexe » (*Pr* I, 25) ou la rencontre par Casanova d'une jeune fille que tout le monde pense être un jeune homme déguisé en femme, en sorte qu'une femme mangeuse d'hommes s'efforce de le conquérir, mais qui se révélera finalement femme en effet, que Casanova séduira, mais qui, dès lors, ne s'habille plus qu'en tenue masculine, de sorte que s'établit une indécision durable sur ce qui fonde réellement sa séduction. Ainsi, contradictoirement à l'impression d'une infériorité de la femme suscitée par les rapides soumissions des amantes du jeune don Juan à tous ses désirs, s'esquisse ailleurs l'image d'un être qui se libère de sa sujétion générique, conquiert son indépendance érotique et s'affirme comme égale si ce n'est rivale de l'homme en ce domaine crucial.

Il en va ainsi dans *Les Onze Mille Verges*, écrit préalablement, en 1906 ou 1907, bien que de contexte et de contenu fort différents : alors que *Les Exploits d'un jeune don Juan* s'effectuent en un seul lieu, dans l'étroit milieu d'une famille, et concernent seulement un bref moment de son adolescence, ceux du prince Mony Videscu, hospodar héréditaire, le mèneront, de sa jeunesse dorée à son décès, de Bucarest à Port Arthur en passant par Paris et Saint-Petersbourg. Alors que le premier affirme hautement sa virilité, dès la deuxième page de l'histoire, du second on apprend qu'il est le giton du vice-consul de Serbie à Bucarest. Ce qui ne veut pas dire toutefois qu'il n'a pas d'activité sexuelle conventionnelle : « il avait déchargé dans maints cons et culs de délicieuses roumaines » (*Pr* III, 897). Présentement, on le voit rendre visite au vice-consul : dans la pièce où il est reçu deux belles filles « se gougnotent » ; il s'efforce d'être admis à leurs jeux, mais est refusé, celles-ci étant aussi des adeptes de l'autonomie féminine. En revanche, le vice-consul ne le laisse pas partir sans l'avoir enculé. (*Pr* III, 890-891). Ce mot et cette expérience reviendront fréquemment au long des aventures à venir de Vibescu, dont on se rend compte alors que le nom est quasiment emblématique de son inclination à la sodomie.

Pour l'instant il fait ses bagages pour « Paris, la Ville lumière, où les femmes, toutes belles, ont toutes aussi la cuisse légère » (*Pr* III, 887). On le retrouve « boulevard Malesherbes, un matin ensoleillé », essayant de séduire une jolie fille, lui promettant : « Si je vous tenais dans un lit, vingt fois de suite je vous prouverais ma passion. Que les onze mille vierges ou même onze mille verges me châtient si je mens ! » (892). Sachant ce qu'il sait de lui, sur le moment le lecteur a tendance à interpréter cette promesse, à la façon dont il faut com-

prendre le titre de l'œuvre de l'abbé de Jouffreau de Lazerie, *Le Joujou des demoiselles*, dont parle Apollinaire dans *Les Diabes amoureux* (*Pr* III, 703), comme une allusion à sa double pratique amoureuse, conventionnelle et culière. On ne découvrira qu'à la fin de sa vie que cet engagement pouvait être interprété différemment, quand il est condamné à recevoir un coup de badine de la part de chacun des onze mille soldats de l'armée japonaise, ordalie à laquelle il ne survivra pas. Pour le moment, celle qu'il tentait de conquérir, Culculine d'Ancône, l'emmène chez une amie, Alexine Mangetout. Leurs noms sont également suggestifs et l'on ne s'étonne donc guère de les voir se livrer à une orgie avec leur hôte, au cours de laquelle cependant les deux amies se montrent adeptes du saphisme, orgie qui en outre se termine par la survenue d'un cocher de fiacre qui sodomise Vibescu et d'un sergent de ville dont Alexine utilise le bâton blanc pour « jouir effroyablement » (*Pr* III, 895), double exemple de comportement divagant.

Il n'est pas nécessaire de poursuivre cet inventaire pornographique. Observons seulement que, sans renoncer le moins du monde aux accouplements avec des partenaires de sexes opposés, et parfois au cours même de ceux-ci, Culculine et Alexine, à Paris (898), ainsi que la comédienne Estelle et sa femme de chambre Mariette dans l'*Orient Express* (909-10), Wanda et Ida à Saint-Pétersbourg (920), la japonaise Kilyému et son amie de Tokyo, qui se « satisfont avec un morceau de marbre jaune taillé par les deux bouts en forme de vit » (927), Florence, femme qui se refuse à son mari le capitaine russe Katache et sa jeune femme de chambre niçoise, (948), Ninette, et les actrices du joli conte (*Poème à Lou*, *Po*, 471) qui interrompt momentanément la dolente complainte des *Poèmes à Lou* :

Trois pétales de pivoine
[...]
Ces pétales ce sont
Trois belles petites dames
À peau soyeuse ...
[...]
Elles montent en aéroplane
Sur de belles libellules électriques
Dont les élytres chatoient au soleil

Et les libellules qui sont
De petites diablasses
Font l'amour avec les pivoines

C'est un joli amour contre nature
Entre demoiselles et dames

toutes « glottinent » avec ardeur (*Pr* III, 898) se libérant ainsi momentanément — durablement peut-être dans le cas de Florence, qui a un mari soumis et masochiste —, pratiquement ou symboliquement, de la domination masculine. Dans le cas de Wanda, Apollinaire pousse jusqu'à l'utopie cette imagination de l'autonomie de la femme : la nature l'a pourvue d'« un clitoris long comme le petit doigt » avec lequel elle a dépucelé Ida qui, en conséquence, l'appelle « mon petit mari » (920). Ce en quoi se retrouve l'étymologique rêve d'une concordance entre genre grammatical et pratique sexuelle.

Un semblable souci de cohérence dénotative se manifeste en ce qui concerne les hommes qui, sodomistes passifs, se soumettent au désir d'autres hommes. Si on se rapporte à la distinction fonctionnelle que l'on avait pu dégager du récit des *Exploits d'un jeune don Juan* opposant ceux qui pénètrent et celles — ou ceux — qui sont pénétré(e)s, ceux-ci sont à rattacher au monde féminin. Et d'abord Mony Vibescu que l'on retrouve dans son hôtel parisien, quelques jours après s'être fait posséder par le cocher de fiacre : venant de copuler avec une femme de chambre, « il sonna pour faire monter le masseur qui le massa et l'encula proprement ». Puis « il sonna pour le coiffeur qui le coiffa et l'encula artistiquement. Le pedicure-manucure monta ensuite. Il lui fit les ongles et l'encula vigoureusement. Alors le prince se sentit tout à fait à l'aise » (*Pr* III, 907). Le moins qu'on puisse dire est que c'est là pour lui une activité de dilection. On peut le vérifier dans l'Orient-Express où il demande : « Cornabœux, encule-moi pendant que je fourbirai cette jolie fille », Mariette (909). De même à Bucarest, pendant la réunion des conjurés, il se fait enculer par André Bar, lui-même enculé par Cornabœux, pendant qu'il fourbit la belle colonelle Natacha (913). Puis « vers trois heures du matin, rentré chez lui, le prince se mit à poil et tendit son beau cul au cruel Cornabœux qui l'encula huit fois de suite sans déculer. Ils appelaient ces séances quotidiennes : leur jouïssette pénétrante » (914). Le prince Vibescu est l'équivalent inverse du Surmâle d'Alfred Jarry.

À Port-Arthur l'on trouve d'autres sodomistes avérés, par exemple les deux anciens poètes symbolistes, Adolphe Terré et Tristan de Vinaigre, qui « s'étant épousés par amour, à Paris, étaient venus cacher leur bonheur en Extrême-Orient. Ils exerçaient le métier lucratif de tenancier de bordel et s'en trouvaient bien. Ils s'habillaient en femme

et se disaient gousses » (924). Un jour les soldats ramènent prisonnier un allemand surpris à détrousser des cadavres. Il proteste : « J'aime les Russes. Je ne suis pas un voleur, je suis venu courageusement à travers les lignes japonaises pour me proposer comme tante, tapette, [...] » (927-8). Voilà un problème pendant enfin résolu : ces deux cas montrent que la langue française possède bien des vocables dont le genre rend compte avec justesse de la nature de ceux qu'elle désigne.

Reste à savoir pourquoi on s'encule tant dans ces récits érotiques. À Bucarest, en fin de réunion « les conjurés s'enculaient avec des mines effroyables » (914) ; au bordel a lieu « une enculade collective et faramineuse » (928) ; la tapette allemande est condamnée par Vibescu à être enculée par tous les soldats avant d'être empalée (929). Deux raisons de ces agissements sont données dans le texte.

La première par le général Kokodryoff, commandant des troupes à Saint-Petersbourg qui, chaque matin, encule son fils pour, explique-t-il, « faire de [lui] un jeune homme parfait [...] ». Sodome est un symbole civilisateur. L'homosexualité eût rendu les hommes semblables à des dieux et tous les malheurs découlent de ce désir que des sexes différents prétendent avoir l'un de l'autre. Il n'y a qu'un moyen aujourd'hui de sauver la malheureuse et sainte Russie, c'est que les philopèdes, les hommes professent définitivement l'amour socratique pour les encroupés, tandis que les femmes iront au rocher de Leucade prendre des leçons de saphisme » (921). La sodomie et le saphisme seraient donc des moyens d'échapper aux désordres suscités par les passions qui engagent les hommes dans des conflits destructeurs, tels la guerre russo-japonaise qui va causer la ruine d'un pays et la mort du héros des aventures dont on lit le récit.

La seconde est contenue dans la réprimande d'un cosaque qui a accompli un acte bestial, « passion[né] », dit l'officier russe qui l'admoneste : il a introduit son sexe dans la vulve d'une jument. Or, explique l'officier, « tout bon soldat doit savoir qu'en temps de guerre l'onanisme est le seul acte amoureux permis ». « D'ailleurs la masturbation est fort louable, car elle permet aux hommes et aux femmes de s'habituer à leur séparation prochaine et définitive. Les mœurs, l'esprit, les costumes et les goûts des deux sexes diffèrent de plus en plus. Il serait grand temps de s'en apercevoir et il me paraît nécessaire, si l'on veut dominer sur Terre, de tenir compte de cette loi naturelle qui bientôt s'imposera » (935). L'autonomie acquise par les femmes qui en fait quasiment les égales des hommes et la féminisation de nombre de ceux-ci devenant sodomites sont donc les symptômes

louables d'une évolution de la société que l'officier juge inéluctable. Constance de l'humour d'Apollinaire car cette évolution mettra aussi fin au caractère scabreux des aventures qu'il se délecte à conter.

Mais de façon plus essentielle cette dérive réciproque des agissements usuellement définitoires des genres féminin et masculin met en question « la conscience des éternités différentes de l'homme et de la femme » affirmée répétitivement dans *Onirocritique* (Pr I, 73, 74, 77) et du même coup la constance dans son œuvre du « thème de la mésentente fondamentale de l'homme et de la femme » discerné par Jean Burgos (1105-6). Le rapprochement des conduites érotiques propres à chacun des deux sexes, illustré par les personnages de ces récits qui se complaisent à adopter, adapter, un comportement spécifique du sexe qui n'est pas le leur, est caractéristique d'un autre aspect des œuvres d'Apollinaire qui souvent conjoignent des composants radicalement opposés comme dans l'histoire de Katache, officier russe qui « souffre terriblement » de savoir que sa femme le trompe mais affirme simultanément qu'il est « heureux, terriblement heureux » (Pr III, 944), dans celle de *L'Enchanteur pourrissant* qui est « mort et illogique » (Pr I, 49) mais dont le « cadavre [reste] plein de vie quelque temps encore » et raisonne (48) ou dans les calligrammes associant deux composants de nature et de fonctionnement radicalement différents, graphisme établi sur la trame de l'espace, au dessin se percevant d'un coup, et écriture dont la signification se saisit progressivement au fil du temps de sa lecture.

Or, que l'on envisage cette entreprise factuellement, assemblage, souvent malaisé, d'une image et d'un texte ou prospectivement, graphisme et énonciation s'éclairant réciproquement (notez les hésitations de genre, « dessin ou graphisme/ image » ; « écriture ou énonciation/texte » analogues à celles de « vit/mentule » et de « porte du corps/con »), c'est toujours de la conjonction de deux entités de genres opposés qu'il s'agit. Par là, on découvre que la composition des calligrammes qui tenait tant à cœur à Apollinaire n'est pas tant éloignée du rêve d'un outrepassement des limitations physiologiques humaines qui court tout au long des *Écrits érotiques* et que l'une et l'autre entreprises illustrent le même projet poétique exposé dans « La jolie rousse », qui est d'évoquer

Mille phantasmes impondérables
Auxquels il faut donner de la réalité (Po, 313).